

Il y apporte le souci permanent des justes proportions, même dans ses interprétations les plus ingénieuses. — Il y apporte en outre une bonne méthode. Les analogies tentantes ne lui forcent jamais la main ; ce n'est que lorsqu'il a épuisé tous les moyens d'investigation — chronologie comparée, conditions extérieures qui rendaient possible et ensuite probable la connaissance directe du modèle français par le poète roumain — qu'il conclut à l'influence et qu'il en étudie les tenants et les aboutissants. — Quelquefois, de véritables problèmes de conscience se posent au chercheur : il y a de par le monde un grand nombre de situations identiques dues à des conditions toujours les mêmes. Dans ce dernier cas, peut-on affirmer l'existence d'un modèle ? M. Drouhet, lui, ne l'affirme que lorsque, dans la même pièce, des détails très particuliers le renvoient au modèle qui tout à l'heure pouvait bien n'être qu'un cliché.

M. Drouhet n'hésite pas à élargir la sphère de la discussion, lorsque la compréhension des rapports entre le modèle et son reflet le demande ; il cite alors, avec modération, les auteurs compétents. D'une façon générale, il s'en sert toutes les fois qu'il est question de bien définir les procédés littéraires — composition, élocution — des modèles français auxquels Alecsandri n'empruntera plus, pour une fois, que la formule et le moule. C'est ainsi qu'on trouvera, en bas des pages, une ample bibliographie française concernant Lamartine, Hugo, etc.

Pour le théâtre, M. Drouhet réunit d'abord les faits qui permettent de conclure avec quelque probabilité qu'Alecsandri dut assister à la représentation de la pièce dont il fera usage par la suite. Telle pièce était encore au répertoire et on la donnait précisément telle année qu'Alecsandri se trouvait à Paris. M. Drouhet indique toujours les conditions spéciales — valeur, succès — de l'original adapté ou imité par Alecsandri ; il va jusqu'à dépouiller les périodiques de l'époque, ce qui lui permet — à propos de l'adaptation au roumain d'*Un Usurier de village* par Bataille et Rolland — d'aboutir à cette conclusion piquante qu'Alecsandri avait fait son profit de la lecture des feuilletons dramatiques : il retrancha ou modifia convenablement, dans sa pièce, les situations et les traits de caractère que les Aristarques de l'époque n'approuvaient pas dans la pièce française. Curieux procédé et révélateur du processus intime qui guida la plume de l'écrivain roumain !

Nous n'insisterons pas sur la marche progressive de l'enquête, telle que M. Drouhet la conduit. On l'a vu assez dans l'analyse que nous avons donnée de son livre. Depuis la conception jusqu'aux

procédés d'art, tout est fouillé avec système et lucidité. Belle idéologie, excellente méthode, voilà, en un mot, les mérites de ce livre précieux.

B. MUNTEANO.

LES CONCERTS

ÇA ET LA. — LA DERNIÈRE ŒUVRE D'UN MAÎTRE

Une vague d'harmonies déferle vers nous ; et le métier de critique musical, autrefois métier de tout repos, se fait de nos jours fort délicat. A entendre tant de notes en effet le jugement ne risque-t-il pas d'en souffrir ? Il y a non seulement beaucoup de concerts, mais beaucoup de beaux concerts. Or, la beauté ne s'affronte pas impunément.

Une grande œuvre, une interprétation de choix ouvre un monde nouveau à l'auditeur. Elle peut s'imposer à lui instantanément ; encore faut-il qu'elle mûrisse longuement pour lui permettre de la disséquer judicieusement.

Essayons cependant de glaner à travers les séances musicales qui nous ont semblé devoir marquer en ce dernier mois.

**

Mme Vera Janacopulos a entre autres qualités celle de nous offrir des programmes toujours attrayants et toujours renouvelés. Peu de cantatrices méritent cet éloge et Dieu sait pourtant si vaste est le répertoire du chant !

Au premier de ses deux récitals elle nous a révélé deux airs de « Schütz » — un musicien du XVII^e siècle — qui sont d'un élan et d'une beauté dramatique fort impressionnantes. Mais bien qu'elle ait un métier très pur je préfère Mme Janacopulos dans des œuvres plus modernes qu'elle rend avec une intelligence rare. Je l'ai souvent entendue dans la musique russe dont elle pénètre admirablement le caractère sauvage, tendre et mystique. Cependant, à son dernier concert, elle m'a semblé manquer quelque peu de souffle, notamment dans le célèbre « Hopak ». Par contre, quel enchantement de l'entendre détailler les sept mélodies de Falla ! Il est impossible d'y mettre tour à tour plus d'expressive langueur, de charme exotique, de « vulgarité » voulue et farouche.

J'ajouterais que Mme Janacopulos est aussi séduisante à voir qu'à entendre. Qu'elle prenne cependant garde de ne pas abuser des jeux de physionomie qui risqueraient de nuire à la plastique de son admirable et extatique visage.

Il convient enfin de la féliciter d'avoir chanté les textes de ses mélodies dans leur langue nationale : en anglais, en allemand, en italien, en russe et en espagnol. C'est le fait d'une conscience artistique qui n'est pas à

la portée de chacun et qui contribue à la sensation d'art dont nous lui sommes redevables !

**

Nous avons enfin eu le privilège d'entendre une œuvre intéressante d'un musicien contemporain pour violon et orchestre, Le violon, cet instrument séraphique qui inspira tant les grands compositeurs d'autan, semble fort délaissé des modernes.

M. Georges Migot qui est un artiste et un esthète dans toute l'acception du mot vient d'écrire une suite pour violon et orchestre en cinq parties — après nous avoir déjà donné des œuvres d'une valeur incontestable.

M. Paul Paray nous en a offert les quatre premières parties sans nous jouer la « Conclusion », ce que j'ai regretté. Mais il paraît qu'il est nécessaire de doser la musique moderne au public ultra-classique de nos concerts symphoniques !

Cette suite est d'une puissante originalité. L'instrument solo est cependant sacrifié par une orchestration quelque peu massive. Mais le troisième morceau est une belle et noble page de violon. L'interprète à qui est dédiée cette œuvre, Mme Yvonne Astruc, y apporta l'art intense et sobre qui est le sien.

Le public a accueilli cette suite non sans murmurer. Un peu de houle dans la salle, ce qu'il en faut pour prouver que cette œuvre a su remuer quelques fibres et ranimer les passions un peu assoupies de nos mélomanes.

**

Séance émouvante du quatuor Capet à la Philharmonie. Je n'ai pas à louer la perfection de cet ensemble dont le succès est consacré depuis des années, malgré les changements apportés par la guerre dans la composition de ses éléments. Mais l'âme d'entre eux, M. Lucien Capet est là. Cet artiste qui en soliste est surtout un excellent violoniste est, à la tête de sa compagnie un grand musicien qui met en valeur les moindres ressources de cette association « aérienne » : le quatuor.

Nous avons réentendu avec émotion ces deux chefs-d'œuvre, le quatuor de Franck et celui de Debussy. Ce dernier surtout est une des plus parfaites réalisations musicales qui soient. Les années ne font qu'aviver sa sensible beauté et notre ravissement à entendre — je dirais presque à respirer — ces harmonies qui ont la fluidité d'un parfum.

Mais ce qui avait attiré en masse le public et la critique, c'était le quatuor qui fut l'œuvre ultime du grand Gabriel Fauré. Elle a été écoute religieusement, et certes je voudrais pouvoir vous dire que j'ai retrouvé l'exquise inspiration qui si longtemps guida cet esprit charmant, cet artiste si profondément français et latin, ainsi que l'écrivait ici même mon éminent confrère, Adolphe Boschet.

Hélas, si dans son quatuor subsiste une grande élégance d'écriture, une distinction parfaite de sentiment, une délicate tendresse qui ne pouvait mourir qu'avec lui, on sent cependant une lassitude répondant à une grande faiblesse physique, une ligne un peu monocorde qui ne rappelle plus que de très loin le charme de celui qui écrivit tant de chefs-d'œuvre : Pénélope, les mélodies, les quatuors avec piano, la Ballade pour piano et orchestre, les impromptus, les nocturnes, les deux sonates

pour violon, la suite d'orchestre sur Pelléas et Méliande ! Déjà le trio annonçait un déclin. Mais des pages émouvantes nous charmèrent encore. Ce quatuor ne nous restera infiniment précieux qu'en tant que dernière exhalaison d'un pur et immortel génie.

Thèmes de Fauré, parfois frais et juvéniles, souvent graves et recueillis, vous avez répandu sur nous beaucoup de poésie et d'amour, et tant de tendresse, tant d'indulgence pour la vie, que vous êtes parvenus à l'embellir.

M. LACLOCHE.

NOTE D'ART

EXPOSITION LAURE BRUNI

Nous avons déjà signalé ici même le talent vigoureux de Mme Laure Bruni. Nous venons de visiter, avec un nouveau plaisir, sa récente exposition dans la Galerie Devambez (boulevard Malesherbes). Une quarantaine de toiles nous montrent des aspects de la Bretagne, de la Provence et de la pittoresque vallée de la Drôme.

Toutes ces œuvres décoratives s'imposent par la virtuosité de leur exécution et par l'heureuse disposition de leur mise en place. La silhouette générale, l'harmonie ou l'opposition des masses d'arbres, des maisons ou des miroirs d'eau, affirment un peintre qui sait « découper » dans la nature le morceau qui sera de l'effet le plus expressif. — « Le difficile, pour un paysagiste, déclarait Corot, c'est de savoir où il doit poser son pliant ». Mme Laure Bruni résoud pour le mieux une telle difficulté, toujours changeante.

L'adresse et la sûreté de la peinture méritent aussi d'être louées. Exécutées dans le vif de l'impression directe, ces toiles sont enlevées de verve, non pas à pleines brosses, mais avec une savante furie du couteau à palette. De beaux empâtements, larges et puissants, font valoir des tons riches, profonds, qui vibrent avec la sourde et solide harmonie des pierres précieuses.

Le peintre sait renouveler sa vision et son talent, selon qu'il représente la Provence avec des routes poussiéreuses et des oliviers pâles, ou la Bretagne avec des landes voilées et nostalgiques, ou encore les eaux sinuosités de la Drôme, qui coulent mystérieusement sous des reflets agités.

A. B.

LES LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts

PAUL LÉON, de l'Institut. — *Art et Artistes d'aujourd'hui.* — 1 vol. in-16. (Fasquelle.)

L'éminent directeur des Beaux-Arts a réuni, dans ce volume, une série d'études consacrées : les unes, aux questions qui intéressent particulièrement le public, telles que l'actuelle Exposition des Arts Décoratifs et la reconstitu-